« Scrabble », de Michaël Ferrier par Camille Laurens

CHRONIQUE

Camille Laurens

Ecrivaine

Le Monde, 22/09/2019

Stefania Infante

« Scrabble », de Michaël Ferrier, Mercure de France, « Traits et portraits », 232 p., 21 €.

EN TOUTES LETTRES

Qui n'a jamais fait une partie de Scrabble, ce jeu où l'on s'affronte sur un plateau à coups de lettres tirées d'un sac, avec *« un juge de paix : le dictionnaire »* ? On peut commencer dès qu'on sait lire, et peut-être a-t-il suscité très tôt des vocations d'écrivains. C'est ce qu'on peut imaginer dès les premières pages du livre de Michaël Ferrier, *Scrabble*, dans lesquelles ce jeu

acquiert d'emblée une valeur extraordinairement énigmatique. Une tragédie semble imminente et le temps suspendu. Le mystère de la scène inaugurale, pleine de menaces, dont le narrateur s'absente un instant pour l'observer comme *« un rébus indéchiffrable »*, trouve dans l'épilogue non pas sa résolution mais son dénouement : le lecteur comprend ce qui lui nouait la gorge. Avant cela, un jeune garçon de 11 ans, surnommé Toumaï, de père noir et de mère blanche, dont on devine qu'il s'agit de l'auteur lui-même, aura pioché dans la *« poche opaque »* : *« De ce maigre butin de bois, il fera bientôt se lever une forêt de signes »* – le récit de son enfance au Tchad, ce qu'elle fut et avec quelle violence elle a fini.

L'histoire sort en spirale du pochon de la mémoire, se moule sur l'espace enfantin d'abord circonscrit à la maison et à sa cour, puis s'élargissant au-delà de la grille, vers *« l'école du dehors »* et ses inestimables apprentissages, enfin jusqu'au Bololo, quartier dangereux de N'Djamena, la capitale, où se révèle le plus cruel des secrets. Toumaï a pour maître Saleh, le *boy* qui sait tout faire et lui enseigne l'aventure qu'est la vie. Mais ne nous y trompons pas : *Scrabble* n'est aucunement l'un de ces romans colonialistes pétris de clichés sur l'Afrique. Rien, absolument rien de moralisateur ou d'idéologique ici, y compris dans le choix des photographies qui accompagnent le texte. Ferrier ironise au contraire sur la façon qu'ont les Français de *« se croire plus universels que les autres »* quand les professeurs obligent tous les élèves à ânonner « Nos ancêtres les Gaulois ». Son récit prend sa source ailleurs, dans la luxuriance des romans de Jules Verne, qu'il dévore, la poésie de Rimbaud et le souffle des grands conteurs africains. Il s'écoute comme un chant sombre et lumineux, qui transmet un savoir hybride et pluriel.

« Scrabble », de Michaël Ferrier, est un grand roman d'amour, ou plutôt un grand roman de l'amour – des bêtes, des gens, des mots et des choses

Ce récit initiatique d'une rare beauté restitue avec une minutie et une justesse infinies non seulement la *« complexion »* du réel aux yeux d'un enfant pour qui le monde est une totalité secrète, mais aussi le bonheur d'en traduire la splendeur et l'horreur passées avec des mots – *« et je ris quand je dis "le passé" car rien de tout cela n'est passé »*. C'est donc au présent, comme les chiens pour qui *« c'est le présent, tout le temps »*, et à ras de terre, que *Scrabble* déplie d'abord son exploration. Il dévoile un monde très concret – odeurs, couleurs, lumières et formes que sublime *« l'incandescence de la sensation, si vive dans l'enfance »* – et où les animaux délivrent une *« leçon de vie »*. Une alouette prise dans le poing, un ratel teigneux, un mouton sacrifié, des molosses qui copulent : *« la régence des bêtes »* émerveille ou sidère, tout comme le vent, le sable, le maintien altier des femmes, les plantes. Le monde fascine l'enfant par son *« immense capacité à signifier »*, et il ne cesse de l'observer pour le déchiffrer.

Lire aussi, sur « Mémoires d'outre-mer », de Michaël Ferrier : Trois tombes face à l'océan Indien

Sous le regard de Toumaï, l'univers entier devient une légende, au sens littéral du mot : ce qui doit être lu. Puis sous la plume de Ferrier, le monde s'écrit, et son lexique est d'une somptueuse richesse. Mais il n'y a pas de vraie distinction. Qu'il s'agisse de décrypter la nature comme un texte scandé par *« la ponctuation fantastique de la terre »*, avec *« les virgules des herbes »*, *« les guillemets d'une fougère »*, *« tout un gravier de graphies »*, ou de raconter une raclée paternelle dans un luxe inouï de synonymes – tartes, beignets, mandales,

mornifles et autres torgnoles –, la même jubilation règne à voir dans le paysage et dans l'écriture *« une euphorie de signes infiniment recommencée »*.

Lire aussi, sur Fukushima (Vollmann, Collasse, Ferrier) : Carnets d'apocalypse

C'est cette disposition à l'accueil et ce respect du vivant sous toutes ses formes, y compris dans la langue, qui font de *Scrabble* un grand roman d'amour, ou plutôt un grand roman de l'amour – des bêtes, des gens, des mots et des choses, de ce qui fait battre le cœur *« à toute vitesse, comme le pilon dans le mortier à mil »*. Bien sûr, la mort s'invite dans la vie. La maladie puis la guerre civile, qui s'intensifie au Tchad en 1978, rappellent à l'enfant que le temps existe, et qu'il passe. La guerre grave dans son corps des impressions terrifiantes ; face aux enfants-soldats guère plus âgés que lui et qu'il a parfois côtoyés à l'école, le livre de son enfance se déchire. Pourtant, même si la guerre, parce qu'elle enseigne une douleur trop violente pour être partagée, *« ne se raconte pas »*, le futur auteur de *Fukushima, récit d'un désastre* (Gallimard, 2012) apprend très jeune que seuls les mots peuvent *« donner une figure précise à nos angoisses* (…) *et leur apporter un début de réponse »*.

Sur le plateau du Scrabble comme sur la page, et quand bien même il y manque toujours, tirée d'un sac sans fond, la lettre qui nous ferait gagner à jamais la partie, la main qui arrange les mots éprouve son fragile pouvoir d'apaisement et de résurrection.

Lire un extrait sur le site des éditions Mercure de France.

Camille Laurens (écrivaine)